

**Colette Stévanovitch**  
Université de Nancy II

## **TUTOIEMENT ET VIOLENCE VERBALE dans les *Contes de Cantorbéry***

Le moyen-anglais a vu maintes innovations linguistiques, au nombre desquelles le vouvoiement de politesse, qui connaîtra une si remarquable fortune en anglais. Le vieil-anglais, comme le latin et les stades les plus anciens des autres langues indo-européennes, ignorait la forme de politesse. Tout individu était tutoyé, quels que soient son âge, sa condition sociale et son degré d'intimité avec le locuteur. Dans le poème héroïque *Beowulf*, un jeune étranger n'a aucun scrupule à user de tutoiement vis-à-vis du vieux roi danois Hrothgar lorsqu'il est mis en sa présence pour la première fois [*Beowulf* 407]<sup>1</sup> : les ressources linguistiques de sa langue ne lui fournissent pas d'option pour témoigner son respect au vénérable souverain. À cette époque le vouvoiement, à valeur purement grammaticale, ne pouvait s'appliquer qu'à des interlocuteurs multiples.

La situation change au cours de la période moyen-anglaise avec l'apparition du vouvoiement de politesse. La forme de pluriel est utilisée d'abord comme marque de respect, avant de se généraliser au cours de la période moderne. La première occurrence relevée par l'*OED* date de l'extrême fin du XIII<sup>e</sup> siècle :

Sire emperour quaff fle erl flo, ne be ze no so bolde.<sup>2</sup>

Ce premier vouvoiement répertorié est adressé à un supérieur — au supérieur par excellence, l'empereur, qui, occupant le sommet de l'échelle sociale, appelle une déférence toute particulière. Il est prononcé par un personnage de rang aristocratique, un comte, de qui l'on peut attendre des manières raffinées. C'est en effet à partir de la cour longtemps francophone de Guillaume

1. André Crépin, *Beowulf*, édition diplomatique et texte critique, traduction française, commentaires et vocabulaire (Göppinger Arbeiten zur Germanistik, 329, Göppinger : Kummerle, 1991), 329.

2. Robert of Gloucester, *Metrical Chronicle* (Rolls Series, 1887). L'œuvre date de 1297.

et de ses successeurs que le vouvoiement de politesse a dû s'infiltrer dans la langue anglaise.

Le vouvoiement se généralise peu à peu au fil des siècles et s'impose comme seule forme possible au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>3</sup> Parallèlement, le tutoiement voit son emploi progressivement restreint sur le plan quantitatif, mais, en contrepartie, sa palette de sens s'enrichit. Il devient une forme marquée susceptible d'exprimer des nuances diverses, émotionnelles aussi bien que sociales.

Le présent travail s'appuie sur les *Contes de Cantorbéry* de Chaucer, œuvre riche en dialogues écrits d'une plume alerte, que l'on peut supposer refléter avec suffisamment d'approximation la langue parlée de l'époque. Ce texte date de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, soit un siècle après la première apparition répertoriée du vouvoiement en anglais. Dès cette époque, l'opposition tutoiement-vouvoiement n'est plus purement hiérarchique. En schématisant on peut dire que, puisque le vouvoiement est une forme de politesse, on attend un tutoiement de « non-politesse » dans toutes les circonstances, fort diverses, où la politesse n'est pas de mise.

Le tutoiement a souvent une dimension sociale. Le vouvoiement marque le respect, d'abord d'inférieur à supérieur, et plus tard également, quoique longtemps de façon moins systématique, entre égaux de rang élevé. En revanche, un rustre s'adressant à un autre rustre ou un locuteur de rang élevé s'adressant à un inférieur utilisera le tutoiement, considérant que son interlocuteur, de par son statut social, ne mérite pas les égards qu'impliquerait un vouvoiement. Les exemples de tutoiement et de vouvoiement à valeur hiérarchique sont nombreux parmi les pèlerins des *Contes de Cantorbéry*, et reflètent la structure de cette société en miniature. L'Hôtelier vouvoie systématiquement ses supérieurs, nobles et bourgeois : le Chevalier, le Clerc, l'Homme de loi, la Bourgeoise de Bath, le Frère, le Marchand, l'Écuyer, la Prieure, qui, en personnes courtoises, le vouvoient eux aussi : du moins sait-on qu'il en est ainsi du Clerc et de l'Écuyer ; les paroles des autres personnages ne permettent pas de vérifier ce point. Il tutoie les rustres : le Meunier, le Cuisinier, le Médecin, le Vendeur d'indulgences, le Marin, Chaucer le pèlerin, l'Assistant du Chanoine, l'Intendant.<sup>4</sup> Parmi ces personnages, le Cuisinier et le Marin le traitent en égal et lui rendent son tutoiement, l'assistant du chanoine au

3. Cette date et les suivantes sont tirées de Colette Stévanovitch, « Le tutoiement dans le théâtre anglais de la Renaissance à l'époque moderne », communication présentée au colloque de l'ALAES à Tours, mars 2001, à paraître. Elles s'appuient sur un corpus de 773 comédies composées entre 1500 et 1950, contenues dans la base de données LION (Literature online) de Chadwick-Healy.

4. Il tutoie également le Franklin, mais le ton querelleur qu'il adopte à l'égard de ce dernier permet de supposer qu'il ne s'agit pas de tutoiement hiérarchique.

contraire, situé tout en bas de la hiérarchie, le vouvoie, et Chaucer, qui dénigre volontairement son personnage de pèlerin, fait de même.<sup>5</sup> L'Hôtelier hésite vis-à-vis de certains hommes d'église, dont on peut supposer qu'ils sont de basse extraction mais grandis par leur statut religieux : le Moine, le Curé, le Chapelain. Le choix entre tutoiement et vouvoiement se fait alors selon l'humeur, volontiers railleuse, du locuteur. Le Chevalier utilise le vouvoiement vis-à-vis du Moine et de l'Hôtelier, mais il tutoie le Vendeur d'indulgences. La Bourgeoise de Bath, femme, est vouvoyée par tous ceux qui lui parlent, l'Hôtelier, le Frère et le Vendeur d'indulgences. Elle tutoie et vouvoie alternativement ce dernier au gré de son humeur. Le Franklin tutoie familièrement l'Écuyer lorsqu'il évoque sa jeunesse, puis le vouvoie en admirant sa *discrecioun*. Les rustres se tutoient : Meunier et Régisseur, Intendant et Cuisinier. Les ecclésiastiques de rang peu élevé, Huissier ecclésiastique et Frère, entrent dans cette catégorie.<sup>6</sup> Le Chanoine tutoie son assistant, qui, peut-on supposer, le vouvoierait. La valeur hiérarchique de l'opposition tutoiement-vouvoiement, présente dès les textes moyen-anglais et pleinement exploitée à la Renaissance par Shakespeare et ses contemporains, se maintiendra jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le tutoiement peut aussi avoir une dimension émotionnelle. Puisque, avec sa signification première hiérarchique, il implique une absence d'égards due au statut peu élevé de l'interlocuteur, il acquiert facilement une nuance de familiarité. Utilisé entre personnages qui devraient se vouvoyer, il exprimera colère ou mépris (l'interlocuteur de par son caractère ne mérite pas le respect que son rang impliquerait), surprise ou désespoir (sous le choc de l'émotion le locuteur oublie les bonnes manières),<sup>7</sup> mais aussi tendresse ou passion, car le tutoiement rapproche en supprimant la distance instaurée par la politesse.<sup>8</sup> Le tutoiement émotionnel, dont la fréquence diminue régulièrement au cours des siècles, persiste quelques décennies de plus que le tutoiement à valeur hiérarchique et se rencontre encore en plein XIX<sup>e</sup> siècle.

Nous ne mentionnons que pour mémoire le « tutoiement d'interlocuteur muet », cas marginaux où il n'y a pas dialogue et où le locuteur s'adresse

5. Il utilise une fois le tutoiement lorsqu'il se fâche [926].

6. Ces tutoiements sont sans doute de valeur hiérarchique, même s'ils s'associent à des disputes, passe-temps typique des personnages de basse condition.

7. Dans le *Conte du Franklin*, le mari perd soudain le contrôle de lui-même lorsqu'il enjoint à sa femme de ne jamais révéler son aventure déshonorante et le tutoiement intervient au milieu d'une phrase, accompagné de sanglots : I yow forbede, up peyne of deeth, / That nevere, whil thee lasteth lyf ne breeth, / To no wight telle thou of this aventure (Je vous interdis, sous peine de mort, / Ta vie durant, jusqu'à ton dernier souffle, / De parler à quiconque de cette aventure [1481-1483]).

8. Dans le *Conte du Meunier*, les deux soupirants d'Alison tutoient la femme qu'ils désirent, l'un dès les premiers mots, l'autre lorsqu'elle lui promet un baiser. Alison, quant à elle, attendra d'avoir cédé à son amant pour le tutoyer.

à un personnage de qui il n'attend pas de réponse : à lui-même, dans les monologues ; à une personne absente,<sup>9</sup> une divinité ou une abstraction,<sup>10</sup> un objet. La hiérarchie sociale n'intervient pas dans ces diverses situations, et par conséquent le vouvoiement de politesse n'y est pas de mise. Le tutoiement reste très longtemps en vigueur dans ce type d'emploi, en particulier, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, pour s'adresser à Dieu ou à une abstraction.

Le présent travail s'attachera à l'utilisation du tutoiement dans le cadre d'une querelle, en tant que manifestation grammaticale de colère ou de mépris accompagnant les divers procédés verbaux que sont exclamations, injures, menaces ou éclats de voix.

L'établissement d'un corpus d'exemples se heurte à certaines difficultés. Les personnages à prendre en compte sont ceux qui se vouvoient d'ordinaire et utilisent de façon exceptionnelle le tutoiement sous l'effet de la colère, car dans les différends de personnages se tutoyant habituellement le tutoiement hiérarchique est inextricablement lié à la dimension émotionnelle. Sont donc à éliminer, tous les échanges entre personnages de basse condition, ainsi que ceux de supérieur à inférieur. Les supérieurs vouvoyés par des inférieurs et les personnages de rang moyen ou élevé se vouvoyant sont les seuls candidats possibles. Les premiers ont peu de chance de se voir tutoyés sous l'effet de la colère, sauf dans le cas particulier des rapports entre mari (considéré comme supérieur) et femme (inférieure en théorie mais souvent rebelle). Les seconds, pourrait-on penser, devraient avoir de bonnes manières et rester maîtres d'eux en toutes circonstances : heureusement pour notre étude, ce n'est pas toujours le cas. Par ailleurs, il est nécessaire de pouvoir comparer deux types d'échanges, sereins, avec vouvoiement, et à dimension émotionnelle, avec tutoiement : les personnages qui ne sont montrés qu'en train de se disputer ne pourront pas être considérés dans le cadre de ce travail, puisque rien ne permet d'assurer qu'ils se vouvoient communément.

\*

\* \*

Le Conte du Meunier met en scène un clerc, Nicholas, amoureux de la belle Alison, femme d'un charpentier. Lors de leur premier entretien Alison tutoie d'abord Nicholas, avant de passer au vouvoiement :

9. Le tutoiement sera systématique dans ce cas à partir de la Renaissance, mais Chaucer conserve le vouvoiement comme marque de respect : ainsi Palamon dans le *Conte du Chevalier* [1566] ou Janvier dans le *Conte du Marchand* [1758] vouvoie, même absente, la femme qu'il courtise mais qui ne lui appartient pas encore.

10. Le tutoiement n'est cependant pas aussi systématique qu'il le sera quelques siècles plus tard et certains personnages mélangent tutoiement et vouvoiement, ainsi Palamon dans le *Conte du Chevalier* [2231-2260] ou Aurelius dans le *Conte du Franklin* [1031-1079].

[He] heeld hire harde by the haunchebones,  
 And seyde, "Lemman, love me atones,  
 Or I wol dyen, also God me save!"  
 And she sproong as a colt dooth in the trave,  
 And with hir heed she wryed faste away,  
 And seyde, "I wol nat kisse thee, by my fey!  
 Why, lat be!" quod she. "Lat be, Nicholas,  
 Or I wol crie 'out, harrow' and 'allas'!  
 Do we your handes, for youre curteysie!"<sup>11</sup>

Il la tenait par les hanches contre lui / En répétant : « Chérie, aime-moi vite /  
 Ou bien je vais mourir, Dieu me pardonne ! » / Elle regimba comme pouliche  
 qu'on entrave, / Et de la tête chercha à l'esquiver / En disant : « Je ne veux pas  
 t'embrasser, / Lâche-moi, répétait-elle, laisse-moi, Nicolas, / Ou bien je vais  
 hurler au secours, holà ! / Retirez vos mains, conduisez-vous bien. »<sup>12</sup>

Le tutoiement implique une familiarité extrême, rare entre personnages de sexe opposé. Alison tutoiera Nicholas quand il sera devenu son amant [3722], mais elle le vouvoie encore alors qu'elle se dispose à lui céder [3295]. Le tutoiement présent quand elle lui résiste ne trahit donc aucun penchant. Il faut y voir l'effet d'une émotion violente, mélange d'effroi et de colère. Empoignée sans avertissement par le clerc elle devient, l'espace d'un instant, une femelle affolée se débattant pour échapper au mâle dans une réaction purement animale : ce n'est pas par hasard qu'elle est alors comparée à *a colt*, « une pouliche ». Le vernis social qui recouvre l'être primitif a craqué : bonnes manières, courtoisie — vouvoiement ! —, tout ce qui fait l'individu civilisé est momentanément oublié dans une situation qui fait appel aux instincts les plus profonds. Cela ne dure pas. Presque tout de suite Alison se rappelle que dans le contexte social où elle vit il lui est facile d'appeler au secours, et elle en lance la menace. Elle retrouve alors son sang-froid et fait appel au savoir-vivre de son interlocuteur, tout en le vouvoyant (*for youre curteysie*). Le tutoiement marque le point culminant de l'émotion purement instinctive. Lorsque la maîtrise de soi revient, le vouvoiement à valeur sociale revient avec elle. Alison réagit d'abord à la violence physique par la violence verbale, puis dans un second temps donne l'exemple de la courtoisie dans l'espoir que Nicholas s'alignera sur ce modèle.

Dans le même conte le second soupirent d'Alison, Absalon, furieux de la farce de mauvais goût que lui a jouée celle-ci, marmonne en se mordant la lèvre de colère : « I shall thee quyte » [« Tu me le paieras », 3746]. Nous ne retiendrons cependant pas cet exemple, moins parce que la remarque n'est pas

11. Les citations sont empruntées à Larry D. Benson (ed.), *The Riverside Chaucer* (Oxford : Oxford University Press, 1988), 69.

12. Les traductions sont empruntées à André Crépin (trad.), *Chaucer, Les Contes de Canterbury* (Paris : Gallimard, Folio classique, 2000).

destinée à être entendue de celle à qui elle s'adresse que parce qu'Absalon, malgré quelques vouvoiements préalables, tutoyait déjà Alison avant l'incident. Il se montre en effet mal à l'aise dans le discours d'amour courtois qu'il affecte pour la séduire, et dès que la belle semble s'amadouer un peu le tutoiement lui vient naturellement à la bouche [3726]. Le *thee* qui accompagne son exclamation de colère est donc émotionnel certes, mais aussi et avant tout hiérarchique.

Le *Conte du Marchand* fournit deux exemples de tutoiement de colère, tous deux mis dans la bouche du même personnage. Le vieux Janvier, après avoir écouté le discours de son frère Justin qui lui déconseille le mariage, l'invective, furieux :

"Wel," quod this Janvier, "and hastow ysayd?  
Straw for thy Senek, and for thy proverbes!  
I counte nat a panyer ful of herbes  
Of scole-terms. Wyser mer than thow,  
As thou hast herd, assenteden right now  
To my purpos. Placébo, what sey ye?" [1566-71]

— As-tu fini ? lui répondit Janvier. / Foin de ton Sénèque et de tes proverbes ! / Je ne donnerai pas un brin de pissenlit / Pour ton jargon. De plus savants que toi, / Tu l'as entendu, ont trouvé fort bonne / Ma décision. Qu'en dis-tu, Placébo ?<sup>13</sup> (Placébo est son autre frère.)

Janvier s'était adressé à ses deux frères collectivement avec un « vous » de pluriel. Le tutoiement qui apparaît lorsqu'il apostrophe l'un d'eux isolément pourrait donc a priori correspondre aussi bien à une familiarité de mise entre frères qu'à l'expression de la colère. Le fait que Justin (et plus tard Placébo) le vouvoie<sup>14</sup> laisse supposer que Janvier fait de même, mais s'il est l'aîné — ce qui est fort vraisemblable, vu son âge avancé — il n'est pas impossible que le vouvoiement soit unilatéral. Les derniers mots du discours révèlent que ce n'est pas le cas. Le tutoiement n'est utilisé que vis-à-vis de Justin, et dès qu'il se tourne vers Placébo, de qui il attend des conseils plus satisfaisants, Janvier passe au vouvoiement. Il associe le tutoiement à divers marqueurs verbaux de la colère, injonction de se taire (*hastow ysayd ?*), forme exclamative trahissant l'émotion (*straw for thy Senek !*), possessif ironique (*thy Senek, thy proverbes*), dénigrement de l'interlocuteur (*wyser men than thow*). Le vouvoiement intervient au contraire dans un appel à donner son avis, c'est-à-dire un témoignage

13. Le traducteur, habituellement attentif à conserver les nuances de l'original, sacrifie ici l'exactitude au rythme. Janvier ne tutoie que Justin et, comme Alison précédemment, passe du tutoiement au vouvoiement à l'intérieur d'un même discours.

14. En dressant le portrait d'une mauvaise épouse Justin utilise un possessif de deuxième personne du singulier (*wastour of thy good*, trop dépensière, 535), mais le tutoiement a ici valeur générique et ne s'applique nullement à Janvier.

de respect pour l'opinion de l'autre. Le tutoiement, marque d'émotion, signale l'explosion d'une colère contenue tout au long des quarante-cinq vers du discours de Justin. Le vouvoiement est au contraire la forme normale utilisée entre ces frères de rang noble en dehors de toute émotion violente, et se manifeste dès que Janvier se calme suffisamment pour cesser d'invectiver Justin et faire appel à Placébo.

Dans le même conte Janvier utilise une seconde fois le tutoiement de colère, lorsqu'il surprend sa femme en flagrant délit d'adultère. Habituellement il emploie en alternance vis-à-vis d'elle un tutoiement tendre [2141] et un vouvoiement de courtoisie qui est à sa place dans la bouche d'un noble chevalier avancé en âge, récemment marié et très épris. Ses discours se coulent souvent dans le moule de l'amour courtois. "Mighte I yow helpen with myn herte blood" (« Pour vous aider je verserais mon sang » [2347]), s'écrie-t-il par exemple lorsqu'elle lui demande de lui faire la courte échelle pour grimper à un arbre. Le ton change brutalement lorsque, aveugle et recouvrant inopinément l'usage de la vue, il aperçoit sa jeune épouse dans les bras d'un amant :

And up he yaf a roryng and a cry,  
As dooth the mooder whan the child shal dye:  
"Out! Help! Allas! Harrow!" he gan to crye,  
"O stronge lady stoore, what dostow?" [2364-67]

Janvier rugit, hurle de douleur / Comme la mère dont l'enfant agonise. / « Au secours ! A mort ! s'écria-t-il, / Qu'est-ce que tu fais, espèce de femme perdue ? »

La violence de l'émotion ne fait aucun doute : intensité des cris, comparaison outrée avec la mère qui voit mourir son enfant, paroles hachées, injures ... Janvier est touché dans ses instincts les plus profonds. Maîtrise de soi, courtoisie, tout cède sous la force de l'émotion, et le noble chevalier n'est plus qu'un cocu de fabliau. À la colère violente qui s'empare de lui est associé le tutoiement, lequel n'a plus rien de tendre. Lorsque Janvier, plus ou moins convaincu par les dénégations de sa femme, admet avoir fait erreur, il revient au style courtois, avec des termes comme *dame*, *my lief*, et, très probablement, du vouvoiement<sup>15</sup> — avant un ultime élan d'émotion et d'incrédulité marqué par un juron accompagné de tutoiement :

"Now, dame," quod he, "lat al passe out of mynde.  
Com doun, my lief, and if I have myssayd,  
God helpe me so, as I am yvele apayd.  
But, by my fader soule, I wende han seyn

15. La forme d'impératif de *lat* et *com* étant ambiguë, le traducteur français tranche, d'après le contexte, en faveur du vouvoiement.

How that this Damyan hadde by thee leyn,  
And that thy smok hadde leyn upon his brest." [2390-95]

— Madame, conclut-il, oubliez cela. / Descendez, amie. Et si j'ai médité, / Par Dieu, je veux bien en être puni. / Mais, sapristi, il m'a bien semblé voir / Ce Damien et toi ensemble couchés, / Et même ta robe relevée sur sa poitrine.

Tutoiement et vouvoiement suivent les fluctuations de l'état d'esprit du personnage. Janvier est tantôt l'époux de rang élevé qui vouvoie sa femme et la traite avec courtoisie, tantôt le cocu de fabliau qui l'injurie et la tutoie. Il oscille d'un type de discours à l'autre tandis qu'il cherche à déterminer lequel de ces deux rôles est celui qui convient au mari de May.

Le *Conte du Chapelain* met en scène les animaux d'une basse-cour mais, contrairement à ce que l'on pourrait supposer, il s'agit de personnages aux manières singulièrement raffinées. Non seulement la poule cite Caton, mais elle vouvoie son mari alors même qu'elle l'invective (*fy on yow, hertelees!* [2908], traduit à tort « poltron, as-tu du cœur ? »). Le coq, non moins civil, vouvoie son épouse et l'appelle « Madame ». Il s'adresse avec la même politesse au renard qui le tient dans sa gueule, lorsqu'il lui donne le conseil intéressé de crier des injures aux paysans qui le poursuivent. Mais, à peine libre, il laisse éclater sa rancœur et c'est le tutoiement qui lui vient alors à la bouche :

[...] I shrewe us bothe two,  
And first I shrewe myself, bothe blood and bones,  
If thou bigyle me ofter than ones.  
Thou shalt namoore thurgh thy flaterye  
Do me to synge and wynke with myn ye. [3427-3430]

[...] Nous sommes tous deux coupables, / Moi surtout, coupable de la tête aux pieds, / Si je me laisse encore tromper par toi. / Tu ne me feras plus, en me flattant, / Ouvrir le bec et fermer les deux yeux.

La colère est manifeste (*shrewen* signifie « blâmer » mais aussi « maudire »), mais la dimension hiérarchique n'est pas absente. Le renard s'est révélé être un assassin, type de personnage qu'un aristocrate ne songerait pas à vouvoyer.

Les exemples ci-dessus concernent des récits appartenant au genre du fabliau. Ces textes mettent en scène des personnages souvent de basse condition (Janvier et Chantecler, le seigneur de la basse-cour, sont des exceptions) chez qui la courtoisie et donc le vouvoiement restent de surface, et qui se trouvent placés dans des situations — menace de viol, cocuage, tentative de meurtre — où interviennent les instincts les plus primitifs de l'homme.

\*

\* \*

Le tutoiement n'est cependant pas réservé aux situations extrêmes. Chez des personnages de rang moyen, il peut être la marque d'une colère plus proche de l'irritation que de la fureur. La hiérarchie entre époux de mise au Moyen Âge fait de l'homme le supérieur et le maître de sa femme. Si les époux sont de condition élevée et de manières courtoises, ils se vouvoieront : c'est le cas dans le *Conte du Franklin* ou dans le *Conte du Chapelain*. S'ils sont de basse condition, on peut s'attendre à un tutoiement réciproque. Très fréquemment, cependant, le déséquilibre hiérarchique au sein du couple se traduit par un tutoiement familial du mari à la femme, auquel répond un vouvoiement respectueux de la femme au mari. Dans le *Conte du Marchand Janvier* tantôt tutoie, tantôt vouvoie sa femme, mais celle-ci le vouvoie toujours. Dans le *Conte de la Bourgeoise de Bath* la vieille qui épouse le chevalier le tutoie avant la cérémonie, mais passe au vouvoiement dès qu'il est devenu son seigneur et maître. Le tutoiement dans la bouche d'une épouse est donc une anomalie, un renversement de la hiérarchie sous le coup d'une émotion. La Bourgeoise de Bath, dans les propos qu'elle tenait à ses maris successifs et qu'elle répète pour l'instruction des pèlerins, tutoie son époux quand elle l'invective [235-378], mais le vouvoie lorsqu'enfin elle s'apaise [434-450]. Le tutoiement accompagne tout naturellement le ton tracassier, les accusations, questions et exclamations qui composent le discours, et les insultes qui l'émaillent :

Sire olde kaynard, is this thyn array? [235]

— Vieux radoteur, est-ce là ton falbala ?

Au contraire non seulement la Bourgeoise revenue à de meilleurs sentiments mais aussi son mari, du moins dans les propos déférents et soumis qu'elle voudrait lui voir tenir, ont recours au vouvoiement, projetant l'image idéale d'un couple qui pratique civilité et respect mutuel.

Les échanges entre les pèlerins eux-mêmes donnent rarement lieu à un tutoiement de colère. Les querelles ne manquent pas dans les prologues et s'accompagnent systématiquement de tutoiement, mais elles opposent des personnages de basse condition dont on peut supposer qu'ils se seraient de toute façon tutoyés : le Meunier et le Régisseur, charpentier de son état, par exemple. La seule exception est le tutoiement que l'Hôtelier adresse au Franklin lorsqu'il interrompt son interminable commentaire sur le conte de l'Écuyer :

"Straw for youre gentillesse!" quod oure Hoost.  
 "What, Frankeleyn! Pardee, sire, wel thou woost  
 That ech of yow moot tellen atte lest  
 A tale or two, or breken his biheste." [695-698]

— La barbe avec toute votre noblesse ! / S'écria l'Hôtelier. Tu sais, Franklin, / Que chacun de vous doit conter au moins / Une histoire ou deux, comme il l'a promis.

Ce tutoiement est dû à l'exaspération de celui qui parle et non à la situation sociale de son interlocuteur, riche propriétaire terrien qui trouve naturel de tutoyer le fils d'un chevalier [673]. D'ailleurs, dans sa toute première phrase l'Hôtelier vouvoie le Franklin, et ce n'est qu'un vers plus loin, lorsqu'il perd tout à fait patience, qu'il passe au tutoiement. L'Hôtelier est un homme de condition sociale peu élevée, de manières joviales mais brusques, et ce tutoiement employé vis-à-vis d'un supérieur dans une situation qui n'a rien de dramatique est avant tout signe de mauvaise éducation. Le Franklin, par sa réponse d'une courtoisie presque excessive, le lui indique discrètement :

"That knowe I wel, sire," quod the Frankeleyn.  
"I prey yow, haveth me nat in desdeyn,  
Though to this man I speke a word or two." [699-701]

— C'est bien d'accord, répondit le Franklin. / Ne m'en veuillez pas, Monsieur, je vous prie, / Pour ce bref échange avec l'Écuyer.

Les exemples que nous avons vus jusqu'ici concernent des cas où le vouvoiement était (ou aurait dû être) réciproque. Chaucer le pèlerin au contraire, dans le prologue à son Conte de Mellibée, utilise un tutoiement de colère envers un personnage dont, par un vouvoiement non réciproque, il semblait accepter la supériorité. Chaucer se dépeint parmi ses compagnons de voyage comme une figure insignifiante, dont l'Hôtelier raille l'apparence physique et qui se ridiculise par son conte de « Sire Topaze ». L'Hôtelier tutoie Chaucer et Chaucer le vouvoie [707] mais, de manière inattendue, il se rebiffe soudain, avec un tutoiement, lorsque l'Hôtelier interrompt son conte :

"Why so?" quod I, "why wiltow lette me  
Moore of my tale than another man ?" [926-927]

Pourquoi, dis-je alors, pourquoi m'empêches-tu / De finir mon conte comme ont fait les autres ?

Ceci laisse entendre que la différence sociale entre ces deux personnages n'est pas effective et que c'est par manque d'assurance que Chaucer se laisse dominer par celui qui est en réalité au moins son égal. Il n'est donc pas surprenant que sous l'effet d'une vexation il se cabre et rétablisse la position qui lui est due. Le tutoiement qui apparaît alors n'est pas exactement un tutoiement de colère mais plutôt un tutoiement hiérarchique utilisé sous l'effet de la colère.

Le Prologue de la *Bourgeoise de Bath* présente un autre exemple de ce phénomène. La Bourgeoise jouit d'une situation sociale élevée, mais son

caractère hardi lui fait souvent oublier la retenue attendue des femmes. C'est pourquoi elle rudoie et tutoie le Vendeur d'indulgences, jeune célibataire qui lui demande conseil sur un sujet où elle est experte :

"Abyde!" quod she, "my tale is nat bigonne.  
Nay, thou shalt drynken of another tonne,  
Er that I go, shal savoure wors than ale." [169-71]

— Attends, reprit-elle, ce n'est que préface, / Et tu vas goûter d'un autre tonneau, / Je vais te faire boire une drôle de bière.

Le Vendeur d'indulgences est également tutoyé par l'Hôtelier et même par le courtois Chevalier, et la dimension hiérarchique est sans doute prépondérante dans le tutoiement de la Bourgeoise. Cependant une femme devrait vouvoyer un personnage masculin, même inférieur par le rang, ce que la Bourgeoise fera d'ailleurs un peu plus loin [188]. Elle emploie ici moins un tutoiement de colère qu'un tutoiement hiérarchique normalement interdit à son sexe, une rudesse de ton toute masculine.

Les personnages de rang noble font montre de davantage de retenue que la Bourgeoise de Bath, l'Hôtelier ou Chaucer le pèlerin, et il faut des circonstances exceptionnelles, allant bien au-delà d'un simple désaccord avec un compagnon de voyage, pour qu'ils se laissent aller aux éclats de voix, aux injures et au tutoiement de colère. C'est pourquoi le Chevalier reste maître de lui d'un bout à l'autre du pèlerinage<sup>16</sup> tandis que le Janvier du Conte du Marchand, chevalier lui aussi mais époux bafoué, s'abaisse à utiliser un tutoiement de colère.

\*  
\* \*

Notre moisson est bien maigre étant donné les dimensions de l'œuvre analysée, et pourtant, ces contes si divers fourmillent de violence verbale. C'est qu'il y a incompatibilité, dans la plupart des cas, entre tutoiement de colère et vouvoiement habituel. Les personnages les plus susceptibles de se laisser aller à la colère sont précisément ceux qui utilisent couramment le tutoiement, et la nuance émotionnelle que revêt celui-ci lors de leurs querelles se superpose à la fonction hiérarchique. Ceux qui vouvoient systématiquement la plupart de leurs interlocuteurs ont en théorie des manières raffinées et une maîtrise de soi qui ne cède que dans les cas extrêmes. Nos exemples se rencontrent donc, soit parmi les personnages soumis à une tension extrême, soit parmi les hommes et femmes de rang moyen dont les nerfs lâchent facile-

16. Il pourrait se fâcher de voir ridiculiser un chevalier dans le *Conte du Marchand*, réaction déraisonnable qui est celle du Régisseur, le charpentier qui prend ombrage du *Conte du Meunier*.

ment.

Chaucer n'utilise d'ailleurs pas toutes les possibilités de tutoiement de colère que pourraient lui fournir ses personnages. Le thème du *Conte du Chevalier* est repris par Shakespeare dans *The Two Noble Kinsmen*. Chez Chaucer les deux cousins rivaux en amour se tutoient dès le début du conte. Lorsqu'ils se rendent compte qu'ils sont amoureux de la même femme ils ne peuvent plus exprimer leur irritation par un marqueur grammatical. Le tutoiement qu'ils continuent à utiliser tout au long du conte a valeur hiérarchique (familiarité entre égaux et parents) autant et plus qu'émotionnelle. Au contraire dans *The Two Noble Kinsmen* les deux cousins se vouvoient habituellement, ce qui permet à l'auteur d'avoir recours à un brusque passage au tutoiement pour marquer le changement de leurs relations, et même pour souligner leur différence de caractère. Tutoyé par un Palamon rendu furieux par la jalousie, Arcite garde son sang-froid et son vouvoiement, jusqu'au moment où Palamon le menace : alors il tutoie lui aussi. L'un réagit avec un emportement passionné lorsqu'un autre homme convoite sa bien-aimée, l'autre accepte avec sérénité et presque indifférence le fait d'avoir un rival mais entre en fureur lorsque sa valeur militaire est en jeu. Le dénouement de la pièce est en germe dans cette utilisation contrastée du tutoiement : Arcite gagnera le combat qui opposera les deux rivaux, mais Palamon épousera la dame qui en est le prix.

Le recours aux alternances de tutoiement et de vouvoiement pour traduire les changements d'humeur des personnages, et en particulier la colère, existe dès l'époque des *Contes de Cantorbéry*, mais le procédé n'est pas encore pleinement développé. Chaucer le connaît et s'en sert, mais ne l'exploite pas de façon aussi systématique que le fera Shakespeare trois siècles plus tard. En dehors des personnages de statut social moyen dont les manières laissent à désirer, le tutoiement de colère pure, sans aucune nuance hiérarchique, est réservé aux sentiments les plus violents et surtout les plus instinctifs, à ceux qui font table rase de tous les acquis de la civilisation et ramènent l'homme de condition élevée au niveau du rustre, sinon même l'homme tout court au niveau de l'animal.